

L'impact des Brigades internationales sur les écrivains antifascistes francophones de Belgique

INTRODUCTION

Dans son prologue à *La Guerra Civil Española en la Novela* de Maryse Bertrand de Muñoz, Gabriel Jackson signale que "olvidamos frecuentemente que gran parte de la experiencia humana más significativa no viene reseñada en documentos propiamente históricos, sino más bien en obras de ficción. Las mejores novelas aparecen en seguida como reveladoras de la historia de una época. Pero, a menudo, obras menores, por el mero hecho de tener menos valor desde el punto de vista imaginativo, ayudan aún más a comprender la historia de acontecimientos complejos, dramáticos y controvertidos"¹. Sans doute la littérature reste-t-elle une source encore trop peu exploitée pour jauger l'impact d'un événement historique sur la société.

Selon Javier Tusell², en Espagne, l'appartenance à une classe sociale fut certes un élément important de division mais plus cruciaux furent les facteurs culturels. Aussi n'est-il pas étonnant que les intellectuels antifascistes du monde entier vécurent cette guerre comme un événement capital pour le destin de l'humanité³.

Les raisons de cette mobilisation et de la présence sur le sol espagnol d'un contingent important de volontaires étrangers, parmi lesquels des intellectuels, sont multiples. Mais, pour la majorité, la guerre d'Espagne devint vite ce que Stanley Weintraub nommera *The Last Great Cause*, la dernière grande guerre idéologique⁴, celle où se débattaient des projets rivaux de société.

D'après les spécialistes⁵, des conflits modernes, la guerre d'Espagne est celle qui semble avoir généré sinon le plus grand flux bibliographique en termes généraux, du moins le plus grand nombre de créations littéraires⁶. Les motifs de ce phénomène sont divers⁷ mais, selon Maryse Bertrand de Muñoz, un fait essentiel à relever pour ses répercussions littéraires fut la création des Brigades internationales: des intellectuels s'y enrôlèrent et beaucoup, écrivains de renom ou purs amateurs, écrivirent des vers débordant d'émotion pour ces hommes accourus de partout au secours du prolétariat.

Dans les années trente, la Belgique n'est pas épargnée par la

montée des fascismes⁸. Les intellectuels ne tardent pas à se mobiliser. Le 15 juillet 36, dans le journal bruxellois *Combat*, comme si elle pressentait le cataclysme, Emilie Noulet fait le point sur "le devoir des clercs"⁹ et lance un avertissement: "l'intellectuel qui se désintéresse de la politique, aujourd'hui, trahit l'intelligence. Il trahit sa propre cause".

En Belgique aussi, la guerre d'Espagne est bientôt mise à profit pour dénoncer qui les dangers du communisme, qui ceux des totalitarismes. Les arguments étant d'ordre spirituel, idéologique, humanitaire et économique, aucun milieu n'échappe à la tourmente.

Incontestablement, la Belgique ne fait pas partie des nations associées à la littérature de la guerre d'Espagne. Peu s'en étonneront: dans une étude sur les lettres françaises de Belgique, Ayguesparse dénonçait "la méfiance des écrivains à l'endroit des idéologies et des conflits doctrinaux"¹⁰; le diagnostic posé par Andrienne confirme "l'inexistence d'une conscience politique"¹¹ chez ces écrivains: en période de crise, l'opinion de ces intellectuels "sans public" -"surtout au sens de courant d'opinion comme provocation à l'écriture et comme auditeurs réceptifs et influençables"¹²- n'est pas requise. Ainsi, lors de la guerre d'Espagne, les manifestations de Bernanos ou de Malraux parmi d'autres furent aussi entendues par un public belge plus sensible aux prises de position des écrivains d'outre-Quévrain qu'à celles de ses intellectuels.

Toutefois, l'intensité avec laquelle la société et le monde politique du royaume vécurent ce conflit n'allait-elle pas éveiller ces écrivains aux questions susceptibles de mobiliser les énergies de leurs concitoyens? Alors même qu'en 1937, ils stipulaient dans le manifeste du *Groupe du lundi* leur appartenance à l'aire culturelle française, pouvaient-ils continuer d'afficher un apolitisme de moins en moins recevable?

En 1977, Ayguesparse s'étonnait que la guerre d'Espagne "n'occupe pas une place plus large dans notre littérature romanesque"¹³. Certes, les romanciers belges s'inspirent moins de l'histoire que leurs collègues étrangers. Et pourtant leur apport à la littérature de la guerre d'Espagne est loin d'être banal. Selon Paul Aron, ce drame contribue même "à défaire le carcan d'*a-civisme* dans lequel notre littérature demeure enserrée"¹⁴. Bien sûr, d'aucuns regretteront le silence des écrivains les plus en vue, mais "dans une période où la littérature

belge tend à rejeter l'engagement comme un corps étranger", "c'est en dehors des murs de la légitimation que se glissent les francs-tireurs de l'engagement". De plus, "l'inscription du réel historique dans le texte littéraire ne découle pas des seules positions politiques de l'écrivain: elle procède de ses options littéraires et stylistiques"¹⁵. Il serait donc abusif d'assimiler automatiquement le mutisme à de la neutralité ou à de l'indifférence.

Dans ce travail, nous nous centrerons sur la façon dont les romanciers francophones antifascistes de Belgique¹⁶ reflétèrent dans leurs oeuvres de fiction le phénomène des Brigades internationales.

Les écrivains antifascistes

En 1937, Mathieu Corman publie "**Salud Camarada !**" **Cinq mois sur les fronts d'Espagne**¹⁷. Dans ce témoignage dédié *A tous ceux qui combattent pour la libération du peuple espagnol*, celui qui s'engagea comme combattant avant d'y être correspondant du journal français *Ce soir* relate les expériences et les rencontres faites durant son séjour sur les fronts d'Aragon, de Madrid et du Pays basque. En 1963, dans **Ami, entends-tu?**¹⁸, une "chronique" romanesque sur la défaite de 40, il critique l'impéritie des autorités françaises et belges; évoquant son passé d'ancien d'Espagne¹⁹, il dénonce le traitement réservé à ceux qui, les premiers, eurent le cran de faire obstacle au fascisme. Prisonnier dès le 10 mai, Aurélien Dufour, journaliste et écrivain dans le civil, s'évade. A Heusy, il rencontre André Bassette, un communiste qu'il connut au centre de triage des Brigades à Albacète et qui, dès son retour en Belgique, eut des ennuis avec la justice pour une question d'obligations militaires négligées; après un rabiôt au camp d'Elsenborn, il ne put réintégrer son poste d'instituteur pour avoir écrit d'Espagne, durant les vacances 36, une lettre jugée injurieuse en réponse à une injonction de son directeur de reprendre les cours à la rentrée.

Des écrivains belges qui ne se rendirent pas en Espagne au cours du conflit²⁰, Albert Ayguesparse est sans nul doute celui qui vécut avec le plus d'intensité la résistance et la chute de la République espagnole. Quarante ans après les faits, donnant un nouveau gage de l'impact que cette guerre et son dénouement eurent sur les hommes de sa génération, il aborde dans **Les mal-pensants**²¹ le thème des jeunes qui trouvèrent dans les Brigades internationales

un lieu adéquat pour exprimer leur refus du mode de vie que tentaient de leur imposer leurs aînés.

Un samedi de 1966, Lionel Lortigier, en cavale après avoir commis un attentat contre la Sécurité espagnole de la Puerta del Sol, attend en gare de Bâle le train de Genève; en descendront son vieil ami Tibor Lazarik, qui lui remettra de faux papiers pour passer en Suisse, et Aurora rencontrée en 1937 à Colmenar de Oreja. Durant ces heures mortes, au hasard de sa mémoire, Lionel analyse les deux pans de sa vie. Car penser à la guerre d'Espagne et à ce qui suit, c'est aussi se rappeler les épisodes qui la précédèrent et s'interroger sur le sens de son engagement dans les Brigades.

C'est presque à son insu que, durant les mois antérieurs à son départ, ébloui par l'intelligence de Daniel Steinfeld, Lionel se transforme définitivement. Lors de leurs rencontres, il est amené à remettre en question des principes tenus jusque-là pour immuables. Dans les livres que lui prête ce nouveau maître à penser, il se familiarise avec l'idéologie socialiste et s'imprègne des théories trotskiennes sur le déclin du capitalisme. Deux événements électriseront l'atmosphère tendue de l'époque: la victoire du Frente popular et la rébellion des généraux espagnols.

Plusieurs fois au cours de ce flash-back, Lionel évoque les motifs de son engagement. Il se souvient du soir où, en conscience, il avoua à sa soeur être sur le point de franchir "une dangereuse étape" (p.58):

Je voulais partir me battre contre les fascistes et les réactionnaires de tous poils, contre les militaires qui s'apprêtaient à écraser les républicains sous leurs bottes, et au comble de l'exaltation, j'ajoutais, avec l'inepte acharnement du néophyte, contre tous ceux qui pensaient comme les Lortigier (pp.42-43).

Dans sa surexcitation, il mélange les raisons personnelles aux arguments d'ordre idéologique et politique. Comme nous le dira Ayguesparse²², ses personnages partent en Espagne plus pour fuir leur univers que par idéal antifasciste. Trente ans plus tard, à l'heure de formuler ses remords sur la violence de la rupture avec son père, c'est un homme plus mûr qui s'exprime:

Ce que je regrette aujourd'hui de n'avoir pu lui prouver qu'en m'engageant dans les Brigades j'avais voulu d'abord être en règle avec moi-même (p.67).

En 1936, la guerre d'Espagne, avec ses composantes

idéologiques, morales et religieuses et la formation des Brigades internationales, offre aux jeunes en brouille avec leur milieu bien-pensant une occasion unique de se mettre au service d'un idéal opposé au credo des leurs. Pour Lionel, l'archétype du jeune bourgeois *mal-pensant* qui choisit le chemin de l'athéisme et du socialisme par dégoût pour son univers sclérosé, ce départ représente davantage une échappatoire à une situation devenue irrespirable qu'un aboutissement conséquent à une réflexion cohérente. Ayguesparse, dont la foi socialiste s'enracine dans le contact avec le peuple, indique le caractère abstrait des convictions de son héros, passé à la gauche par le truchement des lectures et des conversations de café. Ceci n'enlève rien à son courage ni à ses mérites; son mentor sera de ceux qui préféreront rester au pays pour s'y préparer un avenir douillet.

Cette résolution, Lionel l'a prise seul, contre l'avis de ses amis, même de Francis Chatelain pour qui le coup franquiste n'est qu'un pronunciamiento de plus. Toutefois, plusieurs mois avant la bataille de Teruel, par courrier, Véronique annonce à son frère son remariage avec le jeune médecin bruxellois qui, dit-elle, s'en ira quelque temps en Espagne afin de lui laisser le temps de réfléchir. Il travaillera à l'hôpital d'Onteniente de l'automne 37 au printemps 38²³.

La réaction de Véronique, intoxiquée elle aussi par la propagande de droite, ne surprend pas Lionel lorsqu'il lui confie sa résolution d'aller se battre aux côtés des républicains. Elle tente de le raisonner au moyen d'"un déluge de ragots":

"Mon pauvre Lionel, tu as donc perdu la tête? Te battre dans les rangs de cette populace? Partout où ils sont les maîtres, les Rouges pillent, ils tuent, ils incendient les églises et assassinent les prêtres qu'ils pendent aux crocs des bouchers. Tu ne lis donc pas les journaux? Ce matin même, "Le Vingtième Siècle" raconte sur toute une page les monstruosité qu'ils commettent" (p.43).

S'il est des décisions que Lionel ne se repent pas d'avoir exécutées, ce sont bien celles de cet engagement dans les Brigades et de sa participation à la Résistance; elles lui ont permis de devenir un homme tout différent [...]. Malgré la défaite des Républicains, jamais je n'ai regretté de m'être engagé dans les Brigades. En me battant contre Franco, je ne me suis pas trompé, je me suis rangé dans le camp des justes, des victimes, et même si ce camp fut celui des vaincus, je m'étais libéré, j'avais cessé d'être complice. A aucun

moment il n'y eut en moi tant d'espoir que pendant la guerre d'Espagne; une ardeur jamais retrouvée m'habitait (p.81).

Parti pour livrer bataille aux mensonges qui mutilèrent son adolescence, il a découvert dans cette double expérience le vrai sens de son existence. En se frottant à tout ce que sa jeunesse dorée avait eu soin de lui occulter, il s'est forgé une identité propre.

C'est début novembre 36 que Lionel aperçut Lazarik pour la première fois. Le général Miaja, qui avait promis de défendre Madrid, avait demandé l'appui des Brigades et avait eu l'idée de les faire défiler dans la Gran Vía, "pour faire impression" (p.61). Marchant à côté de Lionel, Philippe Villerot de Souliac, un personnage de *L'heure de la vérité*²⁴, dans le drame duquel le Belge retrouvera en plus sordide sa propre histoire. Arrivé un mois avant les volontaires qui partirent de Paris le 14 octobre, le Français a déjà éprouvé la désorganisation des républicains: "après avoir été promené de bureau en bureau, il fut dirigé sur Albacète avec ce premier gros contingent d'antifascistes enthousiastes, des enrégés et quelques desperados" (p.62).

Ovationnés par une foule rassurée de voir quelque chose qui ressemble à une armée et clamant les formules magiques de l'espoir, *Viva Rusia* et *U.H.P.*, des hommes venus de toute l'Europe pour défendre la République et empêcher que Madrid ne tombe aux mains des généraux félon, marchent au pas²⁵. Se tenant à droite de la colonne, le Hongrois Lazarik fait partie de ces héros chevronnés. Que nul ne possède comme lui le sens de l'organisation, Lionel s'en apercevra aussitôt:

En Espagne, Lionel Lortigier avait vite découvert que seuls les communistes avaient la notion exacte de ce qui se passait [...]. Avec quelques unités socialistes, ils étaient l'unique force capable de tenir tête aux banderas du Tercio et aux tabors marocains. [...].

Au milieu du gigantesque désordre qui régnait à Madrid, Lazarik, avec quelques hommes de sa trempe, habitués aux combats révolutionnaires, gardait l'esprit clair et la vision précise de ce que deviendrait ce conflit insensé, mais inévitable (pp.64-65).

Aussi, aujourd'hui, Lionel s'explique mal le retard de celui qui, autrefois, était si strict sur les questions d'heure, dans cette Espagne où chacun, même au front, en prenait à son aise et agissait à sa guise, un peu comme dans les coulisses d'une vraie guerre [...].

Lazarik, c'était notoire dans la XIe Brigade, ne badinait pas avec la discipline. [...]. Haranguer les foules à la radio et par affiches, proclamer sur les banderoles tendues en travers des rues de Madrid: "No pasarán!" ou "Madrid sera le tombeau du fascisme", c'était bien beau, mais il fallait aussi se battre, sortir le pays de la pagaille, créer une armée, instruire et équiper les volontaires, et dans cette déchirante tragédie, seuls du côté du gouvernement légal, les trois ou quatre mille hommes des Brigades internationales savaient ce qu'était une guerre, acceptaient de se plier aux dures nécessités de la vie de soldats, seuls ils prenaient la guerre au sérieux [...]. Lazarik réussissait de véritables tours de force parce qu'il était un des rares chefs militaires à comprendre la guerre, à connaître ses hommes, à leur tenir un langage de chef à la fois fraternel et autoritaire, qui convainquait par son accent de vérité, par sa résolution (pp.73-74).

Cette vision de l'organisation et du commandement communistes correspond-elle à la réalité? Selon le romancier, elle reflète l'opinion que les gens de gauche en avaient à l'époque: cette discipline leur semblait indispensable pour structurer une armée hétérogène et improvisée, où les groupes ne cessaient de "se chamailler"²⁶.

Des propos passionnés de Philippe "engagé après s'être brouillé avec sa famille" (p.62), Lionel a compris que lui aussi se battait en Espagne "contre ce qui incarnait l'esprit et les préjugés de sa caste":

Aveuglé par la colère, par la mauvaise fièvre de la révolte, il s'était jeté dans la guerre civile aux côtés des Rouges, par esprit de contradiction, dans la pensée sommaire et ambiguë que sa mort serait une malédiction pour les siens, une source de remords empoisonnés que le temps ni l'oubli ne pourraient tarir (p.114).

Pour celui qui s'y lança par pure négativité et y trouvera la mort, la guerre d'Espagne met donc un point final à une existence gâchée par ses parents. Dans *L'heure de la vérité*, il n'est jamais question d'une quelconque éducation politique; qui plus est, lors du repas où les Villerot s'entredéchirent à propos de ce conflit, Philippe est absent.

Profitant d'un déplacement à Paris, Lionel passe par Cahors. Quand la mère Villerot lui dit qu'"il faut être fou comme Philippe pour [...] risquer sa vie pour des gens qui ne lui sont rien, à qui il ne doit rien. [...]". Et de quel droit le garde-t-on dans une armée qui n'en est pas une?" (p.138), par pitié pour cette femme vaincue à qui il cache la vérité, il s'abstiendra même de lui demander ce qu'elle entend par "mainmise".

A la mi-octobre 37, la XIVe est mise à rude épreuve du côté de Cuesta de la Reina: plus de mille hommes laissent leur vie dans des tranchées de fortune²⁷. Comme l'année précédente à Madrid, c'est au pas que les rescapés du "Pierre Brachet" entrent dans Colmenar de Oreja. Là aussi, leur discipline insufflé aux habitants "l'illusion tranquillisante de la victoire"; de la foule s'élèvent "des exclamations de délivrance" (p.121). Et même s'il ne croit déjà plus à la victoire, Lionel défile machinalement:

Une bonne organisation est le secret de la victoire, on le disait partout [...]. L'organisation, la discipline, l'esprit de décision, le génie militaire, étaient du côté des rebelles. Je le savais, mais je marchais au pas quand même, car j'avais choisi de rester avec les miens dans l'horreur de la guerre et l'abjection de la défaite comme je l'étais avant dans l'exaltation et l'espérance (p.91).

Même s'il insiste sur l'élan de solidarité et le réconfort que les Brigades transmettent au peuple espagnol²⁸, Lionel ne peut cacher le défaitisme qui l'habitait déjà. Ce qui le tracasse alors, c'est de savoir pendant combien de jours ils resteront à l'arrière; car, avant de remonter au front, la Brigade devrait être renforcée, et les bruits les plus saugrenus couraient. On racontait que les navires soviétiques déchargeaient des blindés dans le port d'Alicante, que l'aviation républicaine allait recevoir des avions américains par l'intermédiaire du Mexique, que le parti communiste français avait recruté un millier d'hommes, des jeunes gars costauds triés sur le volet qui s'entraînaient du côté d'Albacète et nous rejoindraient dès qu'ils auraient été armés et encadrés. Travillés par une faim de merveilleux, nous prêtions foi à ces fables ridicules mais qui nous autorisaient à croire que le temps jouait pour nous, et que le moment n'était plus loin où nous serions victorieux (p.121).

Depuis l'été, la situation a sérieusement empiré pour les gouvernementaux:

Les nationalistes progressaient sur tous les fronts, tantôt par la force tantôt par la trahison. [...]. Aux chefs des garnisons fidèles qui réclamaient des armes, on envoyait le cadeau dérisoire de quelques fusils et d'une caisse de cartouches. [...]. Gonzalez était venu des Asturies nous demander cinq mille fusils pour ses mineurs, il en avait reçu cent. [...]. Cette guerre n'était pas un problème d'hommes, de volontaires ou d'argent, c'était un problème d'armes et de munitions²⁹ (pp.100-101).

Dans ces passages, Ayguesparse précise les raisons de la défaite républicaine: dans ce combat entre un David démuni et désorganisé et un Goliath sans foi ni loi et épaulé par les gouvernements dictatoriaux, la logique sera respectée. "La non-intervention était un non-sens", nous dit le romancier.

Dans le train qui le conduit vers Lionel, Tibor donne, lui aussi, libre cours à sa mémoire peuplée d'images cauchemardesques:

L'Espagne incendiée et saignée, toujours l'Espagne, et les camarades des Brigades qu'il avait menés au combat. Combien d'entre eux étaient morts le jour même où ils montaient au front, dont il ne se rappelait plus les visages, et son tourment était de penser que peut-être il n'avait pas tout tenté pour qu'ils ne se fassent pas abattre. Malgré quelques semaines d'entraînement à Albacète, ces garçons se battaient mal et leur courage n'y changeait rien (pp.108-109).

Même si, aujourd'hui, il est conscient qu'il ne fut jamais qu'"un révolutionnaire obscur", Tibor sait cependant qu'il n'a pas le droit de se plaindre: n'est-il pas en effet un des rares vétérans de la guerre d'Espagne à avoir échappé à "l'extermination des vieux communistes, oui, à l'extermination, il ne trouvait pas d'autres mots pour expliquer l'acharnement avec lequel la bureaucratie stalinienne avait emprisonné ou fait disparaître les combattants de la guerre civile" (p.159)? Alors qu'à l'époque, les communistes étaient considérés comme les seuls capables d'apporter l'efficacité et la discipline indispensables pour faire front aux fascistes, depuis lors, Lazarik avait vu et compris beaucoup de choses, trop de choses peut-être, il savait pourquoi la République avait été vaincue en Espagne, comment avaient été supprimés systématiquement tous ceux qui ne se ralliaient pas à la ligne politique du parti, ceux qui s'aventuraient à critiquer ses erreurs. Disparus, tous les chefs responsables qui avaient combattu en Espagne, emprisonnés, morts en exil ou passés par les armes pour déviationnisme. On avait supprimé les témoins gênants d'une politique qui avait conduit à la défaite: la légende de Staline ne s'accommodait pas de l'échec (p.159).

Dans *L'heure de la vérité*, Ayguesparse se montrait déjà critique envers le parti communiste.

Début août 36, alors que Benedetti était assis dans une brasserie parisienne, les conversations portaient sur l'Espagne. A des

mécanos qui se moquaient de lui: "Eh ! Laurillard, pas encore à Madrid?", le lecteur de *L'Humanité* avait répondu: "le Parti étudie la question". Devant ce militant qui partait rejoindre les Brigades, le banquier était resté indifférent, "déconcerté par la violence, la pureté brûlante des passions de ces hommes", trouvant même "un aveuglement enfantin dans leur exaltation" (p.128). Dans cet épisode écrit au lendemain de la Deuxième Guerre, Ayguesparse, outre qu'il dénonce les complicités et les appuis dont les fascistes bénéficièrent auprès des non-interventionnistes, oppose les hésitations d'un Parti trop calculateur à la spontanéité de militants pressés de porter assistance à leurs frères opprimés³⁰.

Le temps des apôtres³¹, Edmond Kinds le rédigea *Au souvenir de Pierre Brachet, tué devant Madrid le 12 novembre 1936*:

Je me rappelle ce matin de novembre 1936 où nous avons appris la mort devant Madrid de notre ami Pierre Brachet, frappé au front d'une balle de mercenaire. La première victime belge, sans doute -et de quelle qualité d'intelligence et de coeur!- de ce fascisme du siècle qui inaugurait sa guerre européenne (p.85).

Dans le maquis, Baudier rencontre un apôtre revenu de "Teruel"³². En juillet 36, faisant la tournée des alcazars en archéologue, Bréal se trouvait à Cadix lorsqu'y débarquèrent les Maures et le Tercio. Il s'engagea dans "la Brigade internationale qui se formait" et fut rapatrié en 1938 avec les derniers volontaires.

-"Oui, j'ai fait la guerre d'Espagne. J'avais vingt ans, en 36. Je vous l'avouerai même, ce fut notre guerre, celle-là, je veux dire, bien entendu, la guerre qui nous concernait dans nos attachements essentiels, où était en jeu le sort de tous nos espoirs. Et ce fut celle-là, notre drame. La chute de Madrid, vous ne pouvez vous imaginer... [...]...quelle fin des fins, pour nous ! Nous avons perdu notre foi dans le monde... La guerre de septembre 39, la guerre des grands partenaires, j'avais un peu l'impression, pour ma part, qu'il ne s'agissait plus de défendre que des dépouilles. [...].

En 1936, je peux le dire, j'étais ardeur et foi, en m'engageant à la Brigade... Après mon retour, j'ai connu la dérision, le fond de la dérision. La vie qui continuait, comme s'il ne s'était rien passé. Pour nous, qui avons vécu pendant deux ans et demi le drame de l'Espagne, la chute de Madrid, c'était quelque chose ! [...].

Et maintenant si, surmontant sa dérision, Bréal marchait, bien

qu'avec une certaine *prudence*, à la rencontre des *autres*, c'était sûrement afin de poursuivre le combat commencé sur les bords du Manzanares (pp.71-74).

Dans son témoignage, le jeune résistant français évoque ce que cette guerre et son dénouement signifèrent pour le petit peuple espagnol et pour les intellectuels de la génération de Kinds: la mise à mort d'un immense espoir.

Dans ***Les Roseaux Noirs***³³ de Marie-Thérèse Bodart, l'avocat liégeois François Fervières gagne l'Espagne "où se jouait alors le sort de l'Europe"; il y rejoint un camarade d'enfance engagé dans les Brigades et qui, de Madrid secouée d'assauts, lui a écrit: "Nous vivons ici des heures d'exaltation et d'espoir; Madrid ne sera jamais prise". La trentaine presque atteinte, il part -"Pas en combattant, en témoin. Son camarade lui avait dit: "Moi aussi, je suis d'abord allé en témoin"" (p.129)- pour tenter d'échapper à un insupportable croupissement intérieur.

La destinée individuelle, sa faillite, l'amertume égoïste de l'amour, toute cette métaphysique semblait peu de chose dans une ville assiégée. Un matin, il apprit la mort de Pierre, son camarade, et il se sentit envahi par le trouble (p.130).

Quand il rentre en Belgique à la mi-mai, lui qui n'a pas supporté "le coup de l'Espagne" a perdu l'attitude mesurée de l'homme qui occupe une situation libérale: "La tragédie qu'il avait contemplée lui était restée dans les yeux" (p.131). Ses relations avec les autres s'en ressentiront: "Un voile teint d'une vapeur de sang flottait entre les êtres et lui, depuis ces mois espagnols" (p.135), notamment celles avec son frère, chercheur à l'université et lecteur de journaux de droite, qui ne lui pardonne pas son équipée. Car François qui, jusque-là, avait accepté de taire ses tendances politiques, se disant que, pour durer, la famille vaut bien quelques mensonges, accentuera peu à peu la force de ses idées subversives.

Les nouvelles de ***Ceux de la dure patience***³⁴ d'Henri Cornélus racontent le monde des thoniers de la côte basque dont l'auteur partagea la vie pendant plusieurs semaines. Dans "Salud Camarada"³⁵, Cornélus impute la défaite de la République aux pays démocratiques; il dénonce spécialement la responsabilité de la France et l'apathie de la population basque française dans l'abandon de ses frères espagnols. A Saint-Jean-de-Luz refluent de la frontière proche

des types taciturnes, parfois mutilés et qui “quand y se mettent à parler, c’est pour raconter des choses à ne pas croire. Y disent que les Maures sont terribles. Y font jamais de prisonniers, y disent. Puis, les avions allemands, les italiens!” (p.72). Parmi ces volontaires internationaux venus en Espagne “pour défendre une cause à laquelle ils avaient été prêts à sacrifier jusqu’à la dernière goutte de leur sang” (p.74) et qui, à Tolède, à Teruel ou ailleurs, perdirent de nombreux camarades, les plus terribles à voir sont ceux qui, revenus valides, “avec leurs quatre membres, leurs deux yeux et leurs dix doigts” (p.73), s’efforcent de découvrir dans le regard des Français une leur de moquerie ou de dégoût, le moindre prétexte pour expulser une colère envenimée par la déroute et la rancœur:

-Vous verrez, tout ça vous retombera sur le nez! [...].

Les “Luziens” baissaient les yeux, soupiraient, comme s’ils se sentaient responsables de la débâcle [...].

Pendant que ceux des brigades internationales s’en retournaient, dans la lumière éclatante ou la nuit froide, vers tout ce qu’ils avaient abandonné un jour, les autres faisaient rêveusement tourner leur verre dans leur paume, grognaient parfois:

-Il aurait fallu...

Leur phrase, ils ne l’achevaient pas, trop conscients de ce qu’il eût fallu, trop conscients de ce qu’eût pu faire leur pays et de ce qu’il n’avait pas fait (pp.73-74).

Les Hidalgos³⁶ est dominé par quelques figures, telle celle de Pablo³⁷ qui, dans la sierra de Grana, en compagnie de Juan, travaille comme casseur de pierres. Il y a trente ans que la guerre civile a pris fin. Depuis le jour où, d’une voiture française, un des passagers leur tendit un poing serré, signe de la République morte et du Frente popular défunt, déclenchant instantanément les insultes de Juan: “*Burros! Maricas! Rojos!*”, Pablo, qui avait senti son cœur bondir dans sa poitrine, connaît les opinions politiques de son jeune compagnon de vingt-deux ans.

[Juan] ne pouvait rien savoir de l’espoir démesuré qui, pendant trente-deux mois, avait habité des millions de cœurs espagnols. Cet homme au poing brandi avait-il fait partie des Brigades Internationales, de ces troupes que, brusquement, on avait “remerciées”, comme on donne leur congé à d’indésirables mercenaires? Peut-être... Il avait l’âge de Pablo, l’âge des sanglants souvenirs et des espérances tuées (p.68).

Dans *Les figurants*³⁸, François Weyergans présente une fresque de la vie socio-politique française et européenne de 1900 à 1980. Parmi les drames de ce siècle, la guerre d'Espagne fut sans doute un de ceux qui divisèrent le plus la société française, provoquant parfois des tensions entre les membres d'une même famille.

Né en 1888, Marcel Ducal, écoeuré par "le révoltant lâchage des républicains espagnols par la France officielle"³⁹, s'engage dans les Brigades. Après que quelques invités eurent critiqué l'absence du "Gribouille de la famille" au mariage de sa nièce en juillet 37,

Christine fouilla dans le paquet de télégrammes, retrouva celui de Marcel et regarda d'où il était envoyé: de Cauterets. "Mais c'est presque à la frontière espagnole, ça! J'espère qu'il ne va pas commettre la bêtise de sa vie et aller se battre là-bas ! Comme on le connaît, ça ne m'étonnerait pas", intervint Simone. "Qu'est-ce que la France attend pour intervenir, bougonna Germain Ducal, il y a des mois qu'on devrait être là-bas." Et Christine, surprise, regarda plus attentivement son grand-père, elle aurait juré qu'il était franquiste⁴⁰.

Dans son numéro 33 des années 1961-1962, la revue ardennaise *La Dryade* publie "**Les ratés**", un "extrait inédit" du "prochain roman"⁴¹ de Julien Segnaire.

La scène se déroule dans un bistrot parisien où se retrouvent, moins par plaisir que par habitude, quelques copains d'une cinquantaine d'années. Les propos de ces êtres qui n'ont plus rien à se dire ni à échanger, pas même leurs souvenirs communs, reflètent leur état d'âme d'éternels perdants. A un journaliste, ils confessent:

-Depuis vingt ans, on a épuisé le sujet. Ces copains sont tous comme moi des anciens de la guerre d'Espagne. [...]. Mais n'aie pas peur, ils ne te mangeront pas!

-A sa place, je me méfierais quand même, se décida enfin un des quatre "anciens" qui étaient restés muets jusque-là. Le Fronte popular nous a fichu de si mauvaises habitudes. Avec les Carmélites qu'on nous servait chaque matin au déjeuner. Et déterrées encore...

-Elle est refroidie, ta blague, Jojo! commenta Henri ravi.

-Ce n'est pas une blague, c'est un bobard de journaliste, corrigea vivement l'un des autres "anciens" (p.34).

Après ce réquisitoire contre la presse de droite qui, lors de la guerre d'Espagne, publia des récits et des témoignages fallacieux, la conversation porte sur l'attitude indigne, après la Deuxième Guerre,

des soi-disant démocrates à l'égard des vaincus d'Espagne, de ceux qui, les premiers, prirent les armes pour combattre le fascisme:

-On est parti là-bas par idéalisme en 36, au moment du Front populaire, les jeunes ne savent même plus ce que c'est, mais on n'a pas fini de le payer. On a fait la première guerre contre le fascisme, tout seuls pendant que Daladier allait à Munich, on a été vaincus, on a cru que c'était provisoire, mais si le fascisme a été écrasé ensuite partout ailleurs, nous, l'avant-garde, on est resté vaincus. [...]. Quand je pense que les invalides des armées d'Hitler et de Mussolini touchent des pensions et sont honorés dans leurs pays, mais que Louis, avec sa jambe arrachée par un obus allemand en Espagne, paie plein tarif dans le métro et se tape huit heures d'usine par jour pour joindre les deux bouts, parce que le gouvernement de notre soi-disant république, démocratique et tout, refuse de lui reconnaître la qualité de blessé de guerre... (p.36).

A la vue de ce "héros que la société ne reconnaissait pas, héros non homologué comme tel" (p.37), le journaliste ne peut que s'indigner:

Il y a de ces situations... que je ne comprends pas! Car enfin, il était peut-être difficile de vous reconnaître officiellement la qualité d'ancien combattant, puisque la France n'était pas en guerre avec Franco, si elle l'était moralement avec le fascisme. Mais qu'on n'ait pas pu, d'une façon détournée, vous en accorder les avantages, voilà qui me dépasse! A la Libération tout au moins, vous n'étiez pas des isolés, des vaincus (p.37).

Selon Robert, ceux qui partirent se battre en Espagne ne furent pas malins: dans une course de longue haleine, dit-il, il faut éviter de mener au début:

C'est ce qu'on a fait malheureusement. Comme Henri vous le disait, on est partis là-bas dans l'enthousiasme du Front populaire, dès l'annonce de la rébellion, sans attendre la création des Brigades internationales ni les consignes du Parti. Premier mauvais point. Henri et moi, on était déjà à Irun le 20 juillet, c'est dire! Quand Irun est tombé, on est allés à Santander, quand Santander est tombé, à Bilbao. Etc. Ensuite à Madrid, puis à Malaga, puis sur l'Ebre, enfin à Barcelone! On en a vu des chutes, en trois ans. Ça marque. On a vécu tout ça. L'Espagne était devenue comme notre pays. Mieux que notre pays. En repassant la frontière, dans les derniers, au

printemps 39, on se sentait des exilés. On ne reconnaissait pas les gens. Les gars du Parti, avec leurs discussions et leurs apéros, ils voulaient nous faire des discours. On les a envoyés promener. [...]. Quand est venue la guerre en France, la Résistance, on a trouvé que c'était au tour des autres de jouer. A ceux qui s'étaient ménagés pendant qu'on se crevait, à ceux qui n'avaient jamais mis les pieds en Espagne ou qui y avaient été faire un petit tour pour le compte du Parti, et qui en étaient revenus tout fringants, pleins de proclamations. On s'est tenus à l'écart. On était trop repérés d'ailleurs. Vous imaginez Louis dans le maquis avec sa jambe! A la Libération, forcément, ç'a été mal vu... Vous demandiez pourquoi on ne nous a pas assimilés aux anciens combattants? Mais parce qu'on n'était qu'une poignée, sans intérêt pour personne. Pour les bourgeois, on était des communistes, et pour les communistes, des lâcheurs. On n'était ni l'un, ni l'autre. On était fatigués. On l'est toujours. [...]. Notez qu'eux, les malins, ils sont aussi fatigués que nous maintenant, conclut-il. Mais ils ont couru la bonne partie de la course. Le prix de la victoire que nous leur avons préparée leur est revenu en entier. Ils monopolisent les décorations, les fromages, les pensions. Nous, on est retournés à l'usine (pp.39-40).

Commissaire politique de Malraux en Espagne où il servit de septembre 36 à février 37, Paul Nothomb, alias Julien Segnaire⁴², l'Attignies de *L'Espoir*, blâme ici le traitement scandaleux réservé aux anciens d'Espagne -et à lui-même- par les autorités réactionnaires françaises et belges⁴³ et par ses anciens camarades communistes⁴⁴.

Trois décennies plus tard, la saga des Nothomb inspirera à Daniel Gillès *Le Cinquième Commandement*. Dans cette fresque (auto)-biographique inachevée, la belle société du royaume de 1938 à 1943 est passée au crible. Par le truchement d'une famille de la haute aristocratie et de ses branches autrichienne et belge, l'auteur relate l'histoire de sa génération durant cette période qui vit les sociétés européennes se métamorphoser et un monde suranné mais accroché désespérément à ses prébendes et à ses privilèges se débattre au milieu de multiples contradictions et déchirements.

1. *Le Festival de Salzburg* (1974)

Les vacances de Pâques 38 qui réunissent les cousins de Mellery et Rosegg -seul manque à l'appel Luc, l'aîné des Mellery, engagé dans les Brigades- seront les dernières pour ces jeunes que les événements politiques récents désunissent idéologiquement.

A Louvain, Donat retrouve ses amis à la mine satisfaite, lecteurs enthousiastes de Brasillach et de Degrelle. Face à ces bourgeois aux idées fascisantes, il ne peut que penser à son aîné dont jamais il n'eût cru qu'il pût abandonner leur milieu hypocrite et s'engager dans les Brigades, lui qui dénonce dans sa dernière lettre la lâcheté des démocrates devant le fascisme. Seul à recevoir des nouvelles de ce frère que leur père, le sénateur catholique de Mellery, a renié pour ses idées politiques et son mariage "par bravade" avec une "suffragette communiste", Donat est aussi le seul à connaître son désarroi.

2. *Nés pour mourir* (1976)

Fin septembre 38, à l'hôpital de Barcelone, quelques brigadistes assis au chevet de Luc discutent avec rage de l'accord que Mussolini, Hitler, Chamberlain et Daladier sont sur le point de signer à Munich.

Que tout est "foutu", personne n'en doute; surtout pas Platten, un communiste allemand qui mène ici sa guerre personnelle contre son Führer. Mais comment Luc pourrait-il avouer ce sentiment à des compagnons dont le moral est gravement atteint et qui, depuis l'inexplicable retrait des Brigades du front à la suite des pourparlers de Genève, craignent d'être refoulés vers leur pays? Car, pour Platten, "chez nous", c'est l'Allemagne hitlérienne!

Bien des choses ont en effet changé depuis une semaine, lorsque Luc fut convoqué chez le chef de corps; par ordre du gouvernement républicain, les Brigades, qui supportaient, à elles seules, tout le poids de l'offensive lancée par les franquistes sur le front de l'Ebre, venaient de livrer leur dernier combat, voilà ce que le commissaire politique Tanguy lui demandait d'annoncer aux hommes. Ainsi, après avoir fait appel à eux, la République congédiait-elle comme de vulgaires mercenaires ces volontaires qui se conduisaient en héros. Criant à la trahison, Luc avait refusé de cracher de la sorte à la figure de ses camarades et exigé de Tanguy qu'il remplisse lui-même cette mission.

“Mellery, en réalité, sans l'aimer pour autant, estimait Tanguy. Certes, il était commissaire politique, mais n'imitait pas certains collègues, qui soupçonnaient tous leurs camarades de défaitisme et sortaient leur revolver quand ceux-ci hésitaient à passer à l'attaque” (p.17).

Le commissaire français avait accepté d'informer les brigadistes et leur avait conseillé de désobéir aux ordres en lançant une ultime attaque afin de laver l'affront. A l'aube, la XIVe s'était donné une dernière fête; au moment où ses hommes atteignaient la ligne ennemie, Mellery s'était senti comme saisi par le bras, soulevé du sol.

Sur son lit, Luc a le temps de s'interroger sur ses idéaux, sur la politique suivie par les communistes dans l'enfer espagnol, sur les motifs de la défaite prochaine:

La pagaille, le désordre qui sévissait chez les Républicains l'avait souvent agacé, irrité même, mais c'était la première fois qu'il osait s'avouer que c'était peut-être à cause de cela qu'ils étaient occupés à perdre la guerre. Détester l'ordre parce qu'on l'assimilait au fascisme, n'était-ce pas un peu trop simple? Si les combattants avaient été plus disciplinés et si les munitions avaient suivi, plusieurs batailles auraient pu être gagnées, et celle de Téruel transformée en victoire décisive. Cette sorte de revendication au désordre des Républicains, et de panache à l'afficher, les Russes avaient en vain tenté de les combattre. Les épurations et les exécutions sommaires de l'été 1937 n'avaient pas mis fin à la pagaille et à l'incurie qui minaient l'armée loyaliste. Et Mellery de se poser brutalement la question: l'esprit de gauche n'était-il pas essentiellement un refus de l'ordre, de tous les ordres, donc un anarchisme? (p.20).

Réveillé de son opération, lui qui sortit indemne de tant de combats meurtriers, apprend que ce qu'il craignait le plus s'est produit, “non pas la mort mais une mutilation grave” (p.24). Sa vie lui apparaît soudain comme un irrémédiable échec.

Le temps de se leurrer était passé, et il fallait à présent tout s'avouer à soi-même. [...]. Le communisme, y avait-il jamais profondément adhéré, comme il avait cru, par exemple, au Christ dans son enfance? Son mariage avec Louise? S'il y avait vraiment été poussé par l'amour, aurait-il connu cette sorte de soulagement en la quittant pour aller se battre en Espagne? (p.26).

Pour le chirurgien Boukovski qui, pendant des mois, dut éviter tout contact avec les volontaires étrangers, la sympathie de Luc est la bienvenue; elle lui permet de confier à quelqu'un ses sentiments sur la tragique réalité de l'URSS:

La dictature du prolétariat y avait été confisquée à son profit par Staline, le nouveau tsar, qui gouvernait, comme ses prédécesseurs, en s'appuyant sur une bureaucratie servile et un formidable appareil policier. La famine, les arrestations et les déportations faisaient partie de la vie quotidienne. Comment les récents procès de Moscou, où l'on avait entendu les pionniers de la Révolution avouer des crimes qu'ils n'avaient manifestement pas commis, n'avaient-ils pas détrompé les Occidentaux?

En Espagne même, en juin 37, Luc n'avait-il pas vu, de ses yeux, avec quelle sauvagerie la police secrète russe éliminait les adversaires des communistes, les anarchistes et autonomistes catalans? Le triomphe de la cause révolutionnaire n'était plus une excuse quand on savait que celle-ci n'était plus révolutionnaire (p.48).

Ses projets? Renseigné sur l'accueil réservé aux Russes rapatriés dans la soi-disant "patrie des travailleurs", il se réfugiera en France et y attendra la guerre générale qui tôt ou tard éclatera. Le lendemain, Consuelo remettra à Luc le violon de celui qui s'est suicidé au moment où des policiers russes investissaient sa chambre. Aurait-il mieux valu qu'il meure au combat car "se suicider ainsi, c'est avouer son échec, notre échec à tous" (p.59)? L'infirmière ne partage pas l'avis de Luc à qui elle témoignera très personnellement la reconnaissance du peuple espagnol pour ces hommes venus l'épauler dans son combat antifasciste.

Afin d'honorer les volontaires, le gouvernement républicain organise une prise d'armes des XIVe et XVe Brigades sous la direction d'André Marty, surnommé "le boucher d'Albacete" depuis les "épurations" brutales qu'il ordonna l'année précédente.

Mellery avait eu avec lui, au cours de l'été 1937, de très violents affrontements au sujet de certains volontaires de sa compagnie, injustement accusés d'espionnage ou de trahison. A l'époque, la sûreté espagnole, encadrée par des Russes, faisait la chasse aux agents de la "cinquième colonne" [...] et dans une atmosphère de suspicion démentielle, les dénonciations et arrestations arbitraires se multipliaient.

Marty, qui n'admettait autour de lui que des valets, en avait voulu à Mellery de son attitude. Il s'en était vengé en le faisant comparaître, lui aussi, devant une commission d'enquête. [...].

Ils étaient bien renseignés, les enquêteurs, et Luc avait dû subir leurs sarcasmes au sujet de son père, ce "sénateur fasciste" qui au parlement belge avait à plusieurs reprises fait l'éloge de Franco [...] (p.52).

Sous la houlette du commissaire général, spécialiste dans l'art de fouetter la vanité des foules, la remise des décorations donne lieu à une mascarade d'anciens combattants.

Dans la voiture qui les ramène à l'hôpital, Marty se plaint de la Commission d'enquête envoyée à Barcelone par le Comité de Londres pour y fourrer "son gros nez merdeux dans tout ce qui ne la regardait pas"; il peste contre l'inertie des Espagnols et la mauvaise foi des gouvernements français et britannique qui freinent le rapatriement des volontaires. Luc se contente d'acquiescer; mais quand le Français, moqueur, l'interroge sur ces projets, Mellery laisse éclater une rage trop longtemps contenue:

-Et vous? jeta-t-il. Retournez-vous chez vos maîtres, en Union Soviétique [...]? Vous leur expliquerez que, sous prétexte de mettre de l'ordre, vous avez fait régner ici la terreur, et que quiconque n'était pas d'accord avec vous était aussitôt traité de faux révolutionnaire, d'agent trotskyste, que sais-je encore! Car sur le terrain de la suspicion vous êtes imbattable (pp.55-56).

A ce Marty qui l'accuse d'être un de ces intellectuels bêtards qui abondent dans les Brigades et n'ont rien compris à la Révolution, Luc se sent en droit de crier la vérité:

-La révolution exige-t-elle les fusillades, les polices secrètes et les bagnes? La dictature du prolétariat doit-elle se montrer aussi dure, aussi injuste que celle de la bourgeoisie fasciste?

-Plus dure, plus injuste! Pour mieux vaincre! [...]. Aux Brigades, l'an dernier, le moral flanchait et il fallait agir vite. On a un peu tapé dans le tas, je te l'accorde. Mais, bon sang! valait-il mieux laisser la gangrène défaitiste s'étendre? (p.56).

Cet argument, Luc ne le connaît que trop. Mais ce mépris de l'individu caractéristique des communistes, jamais il ne pourra l'accepter:

-D'abord, cette gangrène, c'est vous qui l'avez propagée. Par votre incurie, votre désordre. Ensuite, il fallait la combattre par la

persuasion, par l'exemple, et par votre tortueuse dialectique que, curieusement, vous n'employez jamais que pour excuser les erreurs des chefs et jamais celles des camarades de la base. Pour moi, ce sont les moyens qui justifient la fin et non l'inverse, qui est une perversion capitaliste. On ne débouchera vraiment sur la révolution qu'en recourant à des moyens réellement révolutionnaires: le désintéressement, la solidarité... (pp.56-57).

L'efficacité?

-Drôle d'efficacité! En U.R.S.S., vingt ans après la révolution, on en est encore à épurer à tour de bras, et ici, où se joue le sort de la révolution mondiale, on s'avoue battu et on se retire, abandonnant à leur sort des volontaires venus des quatre coins du monde! Il n'est pas étonnant après cela que les fascistes se croient tout permis (p.57).

Dans le train qui le conduit à Barcelone, Donat voyage en compagnie d'officiers français qui vont rejoindre la Commission internationale chargée de contrôler le départ des volontaires. Leurs lectures, *Gringoire* et *Je suis partout*, et leurs propos élogieux pour le "sauveur de la civilisation et de la chrétienté" lui rappellent le refrain rabâché à satiété par son père. Lorsque le jeune Belge ose défendre la légalité du gouvernement de Madrid, ils s'esclaffent: dès que la légalité devient synonyme d'anarchie comme en France avec le Front populaire, elle n'est plus qu'un mot vide de sens; quant au danger d'une guerre provoquée par les fascistes, voilà une fable de la propagande d'extrême gauche d'ailleurs démentie par les accords de Munich.

A Barcelone, Donat est accueilli par Ponthier, présent depuis dix-huit mois dans la *Ciudad Condal*:

"Un enfer de désordres et de rivalités haineuses, une guerre civile permanente, à l'intérieur même du camp républicain, avec dénonciations, arrestations arbitraires et exécutions sommaires" (p.77).

Et ce cousin de lui décrire l'entracte de liberté et d'exaltation fraternelle des semaines durant lesquelles le P.O.U.M. et d'autres groupes anarchistes avaient été maîtres de la ville, suivi du sanglant réveil quand les communistes, encadrés par leurs conseillers russes et soutenus par le gouvernement, décidèrent début mai d'en finir avec ceux-là.

Dans le compartiment où ils ont pris place, Donat ouvre *L'Espoir*:

Lorsque Malraux proclamait qu'il fallait "préférer au lyrisme la froide organisation de la victoire", se ranger aux côtés de ceux pour qui, seul, le résultat compte, lorsqu'il donnait ainsi raison aux communistes, était-il tout à fait sincère, lui qui n'était même pas inscrit au parti? [...]. Une phrase de Hernandez: "A quoi sert la révolution si elle ne doit pas rendre les hommes meilleurs?" fit penser Donat à son frère (p.100).

En l'apercevant tellement désarmé, Donat se demande ce que Luc fera en Belgique. Mais cette question a-t-elle un sens alors qu'il ignore s'il croit encore au communisme? Mis en confiance, Luc parlera de la guerre, une école d'assassinat et de haine ! Oui, il y eut des actes héroïques mais tant de lâchetés et d'impostures. Une guerre d'idéalistes mais des idéalistes vite devenus des égorgeurs comme ceux d'en face.

Pendant six mois, en 1937, sur un soupçon, une similitude de nom, un propos désabusé, la police secrète, encadrée par des agents russes, avait arrêté, condamné, passé par les armes des combattants qui, comme l'avait dit l'un d'eux à Luc, n'avaient pas prévu, au moment où ils s'étaient engagés, qu'un jour ils devraient aussi "démontrer" leur innocence (p.103).

Son communisme?

-Le communisme entre camarades, après avoir si longtemps et durement vécu avec eux, j'y crois plus que jamais. Mais le communisme du parti et de ses chefs, où justement les vertus de la camaraderie: la confiance, le respect, la loyauté, sont trop souvent comme inversées en méfiance, mépris de l'homme et tortuosité, je ne sais plus ce que je dois en penser (p.106).

Néanmoins, si cette guerre est une croisade opposant le communisme au catholicisme, en aucun cas il ne douterait de s'être engagé du côté des vrais croisés.

A la frontière, les volontaires groupés par nationalité défilent devant les agents de la Sûreté française. Les indésirables sont bons pour le camp d'internement; parmi eux, Platten. A Toulouse, une partie du contingent français est emmenée sous bonne garde. A Paris, tels de dangereux suspects, les Belges sont escortés jusqu'à la gare du Nord. Pour la première fois, Donat sent l'indignation monter en lui.

Selon Louise, Luc, à la recherche d'un emploi, devrait s'adresser au Parti. Mais l'incompréhension sera totale entre ceux qui parlent du combat de "l'admirable peuple espagnol...", de la nécessité de faire plus que jamais confiance à l'URSS et à son guide éclairé, et, Luc qui, fort de son expérience récente, sait que l'Espagne républicaine, dont les jours sont comptés depuis le lâchage des Russes, n'est plus un bon thème de propagande. Il subira aussi l'assaut de celle qui, deux ans plus tôt, l'avait convaincu d'aller se battre en Espagne. Et puisqu'elle exige des aveux complets comme à Moscou, troublé de sentir sa foi une nouvelle fois ébranlée, et pour les mêmes raisons

-Les tares de l'Eglise catholique, il les avait retrouvées dans l'Eglise communiste: même écart entre la doctrine et la réalité, même mépris de l'individu, même exploitation de l'idéalisme des masses par une hiérarchie sournoisement réaliste, même intolérance et dogmatisme. En Espagne, et en particulier à Barcelone, il avait vu ce que signifiait le communisme au pouvoir: le triomphe de la police secrète, des délateurs et des pelotons d'exécution (p.171)-, il laisse émerger des souvenirs jusqu'alors refoulés. Mais même le suicide du chirurgien russe ou l'assassinat du petit Deckers, victime de la sinistre besogne des commissaires politiques à la recherche d'un bouc émissaire ne sont pour Louise que de regrettables incidents: si Luc ne peut admettre la priorité de la révolution, la primauté du parti sur l'individu, c'est qu'il reste cet "indécrottable" aristo-chrétien nostalgique de son milieu.

Au meeting antifasciste de protestation contre la trahison de Spaak qui a reconnu Burgos, Luc retrouve quelques copains des Brigades, dont Vanderkam refusé partout en raison de ses années d'Espagne. Après les discours d'Isabelle Blume et d'Henri Rolin, un dirigeant du P. C. fait acclamer les anciens d'Espagne, "ces garçons que la presse de droite injurie, mais qui sont notre fierté et notre honneur", et présente celui qui, par sa bravoure, y conquit le grade de capitaine. Le temps de lire la note qui lui est remise, mensongère et risible en ce qu'elle tend à faire croire que l'Espagne loyale, secourue par l'URSS, résiste encore, Luc s'avance:

-«Au nom de mes camarades, s'écria-t-il, je veux vous dire ce que nous avons compris sur les champs de bataille espagnols. Cela tient en trois mots: fidélité, courage, solidarité. [...]. Cette première bataille, nous pouvions la gagner, mais désunis, abandonnés, trahis

même par certains, nous l'avons perdue. Grâce à notre fidélité, à notre courage et à notre solidarité, nous gagnerons les suivantes ! Le fascisme sera vaincu»! (pp.198-199).

Sur le chemin du retour, Luc, Vanderkam et deux camarades sont agressés par un commando rexiste que les policiers laissent filer. Traités de communistes par les forces de l'ordre, les ex-volontaires sont brutalisés et fouillés. Le lendemain, au poste où il va récupérer ses papiers, Luc est reçu par un commissaire en chef qui lui conseille d'éviter toute manifestation politique et de surveiller ses fréquentations:

-A chacun ses idées, et il paraît que hier soir vous avez très brillamment défendu les vôtres. Il faut cependant que vous sachiez que nous avons ordre de surveiller de près les anciens volontaires d'Espagne, vous comme les autres. Si vous vous livrez à de l'agitation politique, un arrêté d'expulsion peut être pris immédiatement contre vous (p.204).

Indéniablement, la présence de Luc en Belgique indispose le sénateur qui dut suggérer au policier sa petite mercuriale.

Au cours de la campagne pour les législatives d'avril 39, lors d'une allocution radiophonique où il rabâche les thèmes cent fois exploités dans ses meetings, sans oublier son refrain sur "le communisme impie et destructeur", le sénateur s'écrie:

N'oublions jamais ce qui s'est passé en Espagne, où toutes les valeurs que nous respectons -la religion, la famille, les bonnes moeurs, la liberté- ont été bafouées par un régime odieux. Celui-ci vient de s'écrouler, malgré l'appui massif de l'Union Soviétique et celui, plus sournois, des partis socialistes occidentaux. Pour masquer leur défaite, nos adversaires cherchent aujourd'hui à créer une légende à propos des volontaires des Brigades internationales, "héroïques combattants de la liberté", comme le disait avant-hier, à cette même tribune, la citoyenne Isabelle Blume, notre Pasionaria nationale. Des héros, vraiment, ce ramassis de repris de justice, d'aventuriers et de mauvais garçons, incapables de bien se battre, comme on l'a vu, mais excellents pour fusiller, violer, piller, et incendier les églises? On a les héros qu'on mérite... (pp.250-251).

Le lendemain, *La Voix du Peuple* imprime en première page la réponse du fils⁴⁵.

Peu après, Luc reçoit la visite de deux policiers lancés à la recherche de Platten; surpris de son aplomb, ils tempèrent le ton mais

l'avertissent de sa présence sur la liste des suspects à expulser à la moindre incartade. Déclaré "indésirable", il devra quitter le pays pour avoir hébergé l'apatride. L'instigateur de l'arrêté d'expulsion n'est autre que son propre père qui exigea à la Sûreté ce banissement au nom de l'ordre public.

En semi-exil à Paris, Luc apprend la nouvelle du pacte germano-soviétique. Au *Rambias*, un café où se réunissent les anciens des Brigades, il retrouve des camarades hébétés et décide, afin de leur rendre foi et cohésion, de plaider la politique de Staline et de l'URSS sans toutefois avoir l'impression de leur mentir ou de les tromper.

3. La Tache de sang (1977)

Dans la nuit du 10 mai, Luc sera arrêté par la police française, en même temps que d'autres ex-brigadistes, et conduit au camp de Vernet.

4. Le Spectateur brandebourgeois (1978)

Installé précocement dans le Sud de la France, Luc attend de pouvoir rentrer en Belgique où il est interdit de séjour. Le soir de Noël 40, poussé par un pressant besoin d'argent indispensable pour mener à bien une mission périlleuse, l'aîné des Mellery, muni de faux papiers, débarque à Warlimont, le fief namurois du sénateur. A sa mère et à sa belle-soeur qui acceptent de l'aider, il raconte l'existence misérable qu'il mène à Montpellier. Quoique surveillé par la police du régime pétainiste auquel la plupart des Français adhèrent, il a renoué avec quelques anciens des Brigades: faire passer des suspects, surtout des Juifs et des communistes, en zone Sud et en Espagne, telle est leur tâche la plus urgente.

Le hasard réunit les frères sur le "pont rouge" de Warlimont; c'est là que Luc décida de s'engager dans le P.C. et de partir en Espagne. L'a-t-il regretté? Parfois, en quittant la Péninsule notamment, car le communisme les y avait trahis, tout comme aujourd'hui où les communistes se terrent dans une neutralité bienveillante envers l'Allemagne. Pour sa part, Donat décide de transformer en un groupe de résistance la cellule à demi communiste créée dans son stalag. En dépit des risques, Luc acceptera d'en faire partie.

5. *Laurence de la nuit* (1981)

Fin 1941. La situation de "M. Dumont" ne s'est pas améliorée. Mais l'essentiel n'est-il pas d'être libre?

Quand je pense aux dizaines de milliers de Juifs, d'Allemands, de Tchèques, d'Autrichiens de nos camps des Pyrénées, du Gers, de Vernet, de Saint-Cyprien, que les autorités françaises ont cyniquement livrés aux Allemands en 40, je peux dire que j'ai eu beaucoup de chance (p.29).

Début octobre 42, Donat apprend la disparition de Luc; sa femme lui rappelle sa prémonition: son frère n'avait pas les qualités pour être un homme de renseignements, d'autant plus, confirme Karl, que les Allemands ne sont pas les seuls à le rechercher, ses petits copains communistes aussi, qui lui en veulent terriblement de les avoir lâchés (p.266).

Arrêté par la Gestapo chargé d'explosif, Luc réapparaît le lendemain, méconnaissable. Aux agents qui l'interrogèrent sur ses activités depuis son retour d'Espagne, il ne put prétendre longtemps qu'il travaillait pour son compte. Afin qu'il puisse se racheter, Donat l'enjoint de gagner l'ex-zone "nono"; parmi les maquisards, un ancien capitaine des Brigades trouvera sa place et parviendra à oublier et à faire oublier son passé.

Réfugié dans la clandestinité, Donat assiste impuissant au noyautage de son groupe par des communistes désireux d'en faire une section des *Partisans Armés*. Lors d'une réunion en novembre 42, il est accusé d'être trop indulgent avec son frère; en URSS, lui rappelle un militant fanatique, pareille ignominie -vendre des copains- est punie par la fusillade. Sur l'avenir du groupe, la discussion est tout aussi tendue. Fin décembre, Donat démissionne et intègre l'A.S..

Dans *Le Cinquième Commandement*, épopée belge de la Seconde Guerre et de ses prémices, Daniel Gillès recrée l'ambiance qui, durant ces années de crise, régna dans ce milieu aristocratique où, pires que leurs aînés, certains jeunes, vides de tout idéal et de toute valeur non-monnayable, jugèrent plus prudent de se terrer dans un attentisme de mauvais aloi; ces jeunes blasés qui se prennent pour "l'élite naturelle", le lecteur les suit sur le campus de Louvain ou au meeting de Degrelle, prêts à applaudir le premier démagogue

capable de les sortir de leur léthargie. A la recherche d'un bouc émissaire, ils pointent leur index fascisant vers ceux qu'ils ne connaissent que par oui-dire: les Juifs, les maçons, les communistes, les rouges,... D'ailleurs, ne leur a-t-on pas dit qu'en Espagne se déroule une croisade contre le communisme, une guerre sainte contre les anarchistes, les athées et les Russes?

Deux personnages de la fresque retiennent particulièrement notre attention: le sénateur catholique Harold de Mellery et son fils Luc.

La trajectoire de Luc, si elle présente des points communs avec celle de Paul Nothomb, s'en écarte clairement à d'autres moments. Ainsi leurs itinéraires espagnols se distinguent-ils nettement: tandis que le fils Nothomb fera partie des escadrilles de Malraux, lesquelles ne furent jamais intégrées aux Brigades internationales, l'aîné des Mellery dut arriver à Albacète vers la mi-octobre 36 et quittera l'Espagne en octobre 38; à cette époque, Paul Nothomb est depuis près d'un an et demi une valeur sûre de *La Voix du Peuple*. De retour au pays, Luc "profite" lui aussi de son aura d'"ancien" pour collaborer avec le journal communiste; les papiers qu'il y signe à contre-cœur servent à arrondir des fins de mois difficiles! Leur collaboration se fait donc un état d'esprit bien distinct; le seul article qu'ils durent écrire avec une rage semblable fut cette "Lettre ouverte" à leur père respectif. Le 10 mai 40, exilé à Paris, Luc est interpellé par les autorités françaises; historiquement, le même matin à Bruxelles, des parlementaires communistes et quelques militants sont internés à Forest. Nothomb avait été arrêté en avril. Après un séjour respectivement à Saint-Cyprien et à Vernet, Paul et Luc, installés en Belgique, entrent dans la Résistance; arrêtés par la Gestapo, ils ne résistent pas à la torture. Si les communistes ne leur pardonnent pas leurs "indiscrétions", l'Histoire et la justice se chargeront de réhabiliter Nothomb; le romancier fera de même avec Luc.

Leurs pères présentent des profils plus symétriques. Dans un Sénat plutôt discret sur le conflit espagnol -l'action parlementaire en faveur de la reconnaissance de Burgos y est menée par quelques paladins à la Pierre Nothomb⁴⁶-, les deux sénateurs catholiques se singularisent par leurs interpellations pro-franquistes. L'image qu'ils tenteront de projeter des brigadistes, nous la retrouvons, dès le 19 novembre 36, dans l'ultra-réactionnaire *Candide* sous la plume de

Didier Poulain; le journaliste français, désireux de stigmatiser l'aide apportée par son pays aux républicains, exploite le passé de certains mercenaires français pour écrire: "Et là, quel beau ramassis de fripouilles ! Quelle écume de police correctionnelle et de prison. Si encore tous les mercenaires s'étaient bien battus ! Mais ce n'est pas le cas. Et il faut encore que ces gens nous créent à l'étranger une réputation de lâcheté et de malhonnêteté !"47.

CONCLUSIONS

Lorsqu'on examine les motifs profonds qui décidèrent certains jeunes -et moins jeunes (Ducal a 48 ans !)- à rejoindre les Brigades internationales, force est d'admettre que, pour plus d'un, cet enrôlement ressemble davantage à une fuite qu'à un départ enthousiaste. A l'heure d'analyser le sens de leur engagement, quelques-uns des personnages mis en scène par les romanciers antifascistes belges avouent en effet que la guerre d'Espagne fut l'occasion de manifester ouvertement leur malaise ou leur rejet de l'univers égoïste dans lequel ils semblaient condamnés à végéter; dans ces familles bien-pensantes belges ou françaises, elle révélera ou exacerbera des tensions latentes, spécialement entre générations.

La décision isolée de Lionel Lortigier -contre l'avis de tous, y compris de ses amis socialistes qui tarderont à saisir la portée de la rébellion franquiste- de partir se battre "contre les fascistes et les réactionnaires de tous poils"⁴⁸ résulte, du moins au départ, plus de l'aversion que lui inspire son milieu et du rejet de l'héritage spirituel que ses parents tentent de lui transmettre que d'une vocation innée de se consacrer corps et âme à une oeuvre commune; toutefois, dans son cas, ce refus de se faire complice d'un ordre hypocrite et destructeur des moindres aspirations individuelles s'accompagne du désir sincère d'exprimer sa solidarité avec le peuple espagnol opprimé; sa vocation pour les autres ne cessera de grandir dans les tranchées. L'histoire de son compagnon est bien plus dramatique: c'est comme candidat au "suicide" et "la mort dans l'âme"⁴⁹ que Philippe Villerot embarqua pour l'Espagne. La décision de Chatelain repose elle aussi sur des motivations personnelles: laisser à son épouse le temps de la réflexion. Quant à François Fervières, malgré un passé de gauche, assez vague il est vrai -depuis le lycée, il lit des "feuilles de gauche",

il part non "pas en combattant" mais "en témoin", pour s'évader de son univers morne et oublier ses échecs professionnels et sentimentaux⁵⁰.

Le panorama n'est pas aussi pessimiste qu'il n'y paraît. Présent en Andalousie lors de la rébellion et témoin épouvanté des atrocités perpétrées par les franquistes, Bréal s'engagea avec "foi et ardeur"; comme il l'indiquera avec beaucoup d'émotion, "ce fut notre guerre", celle "qui nous concernait dans nos attachements essentiels, où était en jeu le sort de tous nos espoirs"⁵¹. L'enrôlement résolu de Marcel Ducal est une étape logique du combat que ce communiste livre depuis vingt-cinq ans en faveur de la libération de l'homme⁵². C'est aussi "par idéalisme", "dans l'enthousiasme du Front populaire, dès l'annonce de la rébellion, sans attendre la création des Brigades internationales ni les consignes du Parti"⁵³, que les "ratés" partirent lutter contre le péril fasciste. Tel est aussi le sens de l'engagement des camarades de Luc: pour leurs idées et pour ce communisme chaleureux qui leur tient tant à coeur. Certes, le cas de Mellery est plus complexe: quand il analyse froidement les circonstances de sa révolte contre son milieu complice de l'oppression capitaliste, les motifs de sa conversion au marxisme et de son départ en Espagne, Luc doit admettre que cette prise de conscience sociale, mêlée à un complexe de culpabilité, "n'explique pas tout et masque même peut-être l'essentiel"⁵⁴; contre un père hautain et dénigreur, lui qui souffre d'un Oedipe mal résolu a choisi la voie de la révolte idéologique.

Dans ce contexte, il n'est point surprenant que nombre de ceux qui franchirent les Pyrénées le firent sans l'agrément des leurs. Car, pour les consommateurs assidus de propagande de droite, qui gobent comme parole d'Évangile les "bobard[s] de journaliste"⁵⁵ du *Figaro* ou de *L'Action Française* présentant les Républicains comme des séditeux⁵⁶ ou ceux du *Vingtième Siècle* dénonçant les monstruosité commises par les "Rouges"⁵⁷, les gouvernementaux ne sont qu'une bande de pillards, d'assassins et d'iconoclastes. Avertis par Véronique du départ de leur fils, les parents Lortigier banniront à tout jamais ce rejeton qui trahit l'honneur familial "en passant dans le camp de la canaille"⁵⁸. De même, le sénateur catholique de Mellery, qui a renié son aîné et joue au père incompris, interdit à quiconque de mentionner le nom de Luc en sa présence. Pour la mère Villerot, incapable de

comprendre l'initiative de son fils qui, croit-elle, doit s'en repentir, Philippe est sûrement retenu en Espagne contre son gré, victime de la tyrannie qui règne dans ce simulacre d'armée. Les rapports déjà difficiles entre Philippe Fervières et son frère François se détérioreront après le séjour du cadet en Espagne⁵⁹. Dans *Les figurants*, l'engagement de Marcel Ducal, "le Gribouille de la famille", est jugé "absurde" par la plupart de ses proches⁶⁰.

Parmi les épisodes à la fois tragiques et héroïques de cette guerre, la bataille de Madrid occupa une place toute particulière dans le cœur et l'esprit des antifascistes. Car le siège interminable et féroce de cette ville martyr, trop rapidement abandonnée par le gouvernement⁶¹ mais qui résista jusqu'au bout au cri de "No pasarán", convertit la capitale espagnole en un haut lieu de la résistance populaire contre le fascisme international. Sauvée notamment grâce à l'intervention des Brigades internationales, la ville symbolisa pour beaucoup l'alliance des aspirations démocratiques du monde entier, la fraternité universelle contre les forces coalisées de Franco, de Mussolini et d'Hitler. Dans *Les mal-pensants*, Ayguesparse relate le débarquement des Brigades à Madrid et leur défilé, le 8 novembre 1936, dans la Gran Vía, sous les vivats d'une foule rassurée et confiante. Car la présence, la dignité et la discipline de ces volontaires, accourus pour défendre la liberté et la démocratie, infusèrent aux populations civiles un espoir incommensurable, celui que tout n'était pas perdu. A Madrid harcelée par les troupes de Varela comme à Colmenar de Oreja, un an plus tard. "Nous vivons ici des heures d'exaltation et d'espoir; Madrid ne sera jamais reprise"⁶², écrivait Pierre. Chez tous ceux qui y participèrent comme chez ceux que ce combat fit vibrer, la reddition du dernier rempart républicain provoqua une authentique commotion. Les témoignages de Lazarik et de Bréal, parmi d'autres, en disent la profondeur.

A l'heure d'inventorier les raisons de la défaite, la plupart des écrivains ne manquent pas de souligner la contribution honteuse des démocraties -indifférentes au prix de la paix pourvu qu'il soit payé par d'autres- et de condamner, tel Weyergans, "le révoltant lâchage des républicains espagnols par la France officielle"⁶³. Plongé dans l'enfer catalan, Luc dénonce lui aussi la lâcheté des démocrates, les volte-face de Léon Blum, le jeu équivoque de l'Angleterre, le triomphe de "l'ignoble morale de l'autruche, [...], "une minute de paix, c'est

toujours bon à prendre⁶⁴. Dictée par l'aveuglement et l'égoïsme des dirigeants politiques, violée en toute impunité par les puissances de l'Axe qui, souligne Ayguesparse⁶⁵, jouissaient de complicités en France et en Angleterre, cette politique de non-intervention équivalait en réalité à se faire les complices du forfait. Dans "Salud Camarada", Cornélus accuse la population basque française d'être restée coite devant cette infamie malgré les avertissements des brigadistes venus en Espagne "pour défendre une cause à laquelle ils avaient été prêts à sacrifier jusqu'à la dernière goutte de leur sang"⁶⁶. Mal armés, ces volontaires durent affronter des adversaires supérieurement équipés et appuyés par les aviations allemande et italienne; reprenant le diagnostic de Nenni, Ayguesparse confirme que "cette guerre n'était pas un problème d'hommes, de volontaires ou d'argent, c'était un problème d'armes et de munitions"⁶⁷.

Si d'aucuns attribuent la victoire des nationalistes fondamentalement à la disparité des moyens dont disposaient les deux belligérants, force leur est d'admettre que de graves déficiences internes concoururent aussi à la déroute gouvernementale. Car "l'organisation, la discipline, l'esprit de décision, le génie militaire, étaient du côté des rebelles"⁶⁸; ainsi, après avoir signalé les tergiversations des responsables du Frente popular lors du soulèvement militaire, Ayguesparse décrit la pagaille régnant dans le camp républicain avant l'intervention trop tardive des communistes -il oppose les attermoissements du Parti à la spontanéité désintéressée de ses militants- et la formation des Brigades: "seuls du côté du gouvernement légal, les trois ou quatre mille hommes des Brigades [...] prenaient la guerre au sérieux"⁶⁹. Durant les hostilités, grâce à leur organisation et à leur discipline de fer, ces troupes semblent donc être les seules aptes à damer le pion aux nationalistes; il est vrai que Lionel -qui exprime cet avis- est sous les ordres d'un commissaire politique capable de fermeté et de fraternité. Toutefois, avec le recul, Tibor lui-même comprendra que la préparation insuffisante des volontaires⁷⁰ ainsi que le climat de suspicion et d'intransigeance qui régnait au sein du clan communiste comme la purge systématique des déviationnistes et des dissidents par la dictature stalinienne ne furent sans doute pas étrangers à la défaite. De même, quand il analyse les motifs de la débâcle, Luc peut accuser la déroboade des démocraties, l'incompétence de la S.D.N., l'absurdité des décisions

militaires, l'anarchisme, le refus de l'ordre poussé jusqu'à la revendication au désordre, la désunion,... Mais ce qu'il ne cesse de mettre en relief, c'est la discipline odieuse imposée par l'URSS à son allié: sous la houlette d'un André Marty dictateur, vindicatif, machiavélique et démagogue, les commissaires politiques -toujours en quête d'un coupable- ont réussi à étouffer la foi et l'idéalisme de nombreux volontaires, à transformer en un enfer irrespirable la vie au sein des Brigades: pour échapper à la suspicion généralisée et aux mesures répressives, chacun est tenu de prouver à tout moment son "innocence" ! Les exceptions sont rares, tel ce Henri Tanguy qui réunit des qualités peu communes à ses confrères: le courage, l'humanité et la tolérance. Les témoignages de protagonistes aussi différents que Luc, Ponthier, Boukovski et Vanderkam, se recourent: la barbarie des communistes n'avait rien à envier à la cruauté des fascistes. L'aveuglement des communistes occidentaux et de certains sympathisants qui eurent pourtant le loisir d'assister aux épurations et aux crimes perpétrés contre les anarchistes ou les autonomistes catalans par la police secrète russe, comment l'interpréter sinon comme du dangereux fanatisme?

Cette expérience des atrocités du communisme et de la guerre en général ne doit cependant occulter ni la reconnaissance du peuple espagnol pour ces héros venus l'aider à défendre ses libertés, ni la leçon capitale de cette guerre "fratricide": le dégoût que peut inspirer le communisme dogmatique et annihilant du parti et de ses chefs ne peut entacher le vrai communisme, le spontané, celui qui repose sur la solidarité et la fraternité des combattants, la loyauté et un dévouement mutuel sans limites, au-delà des distinctions de classes et d'éducation. Plus que jamais Luc croit à cette cause pour laquelle il a donné le meilleur de lui-même. Aussi, malgré cette mutilation qu'il ressent comme une défaite, il rejoint à la Madeleine ses camarades pour qui la foi communiste reste le seul credo. A Louise qui s'étonne: "Si tu n'es plus communiste, pourquoi te rends-tu au meeting de ce soir?..."⁷¹, Luc, qui ne peut supporter la prétention des communistes à monopoliser le combat antifasciste, a soin de préciser que la réunion est patronnée par tous les groupes antifascistes. Cet amalgame que réalisent pour d'autres motifs les réactionnaires vaut aux militants antifascistes d'être insultés et traités de communistes par la flicaille, partout la même, celle que Boukovski dénonçait peu avant de se

suicider, celle qui protège les rexistes, celle qui, à la recherche de Platten, investit l'appartement de Luc,...

L'idéologie fasciste des forces de l'ordre et des officiers envoyés à Barcelone pour former la Commission d'enquête chargée de contrôler le rapatriement des volontaires ne laissait présager rien de bon pour ceux que le gouvernement républicain licencierait comme des mercenaires. Dans *Les Hidalgos*, Cornélus critique le traitement réservé aux Brigades, proprement "remerciées" dès l'automne 1938. De son côté, Luc de Mellery sera incapable d'avouer à ses hommes l'ingratitude des autorités républicaines à leur égard: tous seront renvoyés chez eux, fût-ce l'Allemagne hitlérienne.

"Exilés"⁷² dans leur pays, à moins qu'ils n'aient été parqués dans un des camps aménagés au pied des Pyrénées, les anciens d'Espagne paieront cher leur antifascisme précoce. Corman, qui en fut victime, dénonce les mesures prises contre ceux-ci par les autorités belges⁷³. Dans "Les ratés", Nothomb critique le traitement réservé à "l'avant-garde" antifasciste tant par le gouvernement français "soi-disant démocratique" que par les dirigeants du Parti plus forts en paroles qu'en actes. Considérés comme des pestiférés à mettre en quarantaine, recensés sur les listes noires des patrons, ils sont, tels Luc et ses camarades, le point de mire des conservateurs de tout poil.

Mais quels que soient la raison pour laquelle ils s'y rendirent et le prix à payer, l'Espagne fut pour tous ces *mal-pensants*, du moins pour ceux qui en revinrent et purent en témoigner, une expérience de premier ordre. Durant son séjour court dans la Péninsule, François Fervières⁷⁴, à la vue du drame qui s'y joue, peut mesurer la vanité de ses problèmes quotidiens; de retour à Liège, il est hanté par cette tragédie à laquelle il a assisté. Pour Bréal qui, après plus de deux ans de lutte, vécut la chute de Madrid comme une défaite personnelle, la "fin des fins"⁷⁵, l'expérience fut plus traumatisante encore. Quand il dresse le bilan de son odyssée, Lionel Lortigier admet sans hésiter que l'Espagne et le maquis en furent l'époque la plus féconde; et, malgré la débâcle, il ne se repent nullement de cet engagement dans les Brigades: outre qu'il y vécut un moment d'espoir unique, il sait que c'est là, dans la défense de cette cause noble, qu'il s'est libéré du carcan familial, qu'il a fait l'apprentissage de la douleur humaine et acquis les valeurs qu'il cultivera par la suite. Pour les "ratés", les

chutes d'Irun, de Santander, de Bilbao, de Madrid, de Malaga et de Barcelone furent autant d'expériences marquantes: "L'Espagne était devenue comme notre pays. Mieux que notre pays"⁷⁶. Témoin aussi de cet impact et du refus d'oublier ce que fut ce moment inouï de solidarité, le poing tendu à Pablo, d'une voiture française, sans doute par un ancien brigadiste, trente ans après la fin des hostilités⁷⁷.

Ainsi, quel que soit le pays dont ils proviennent et celui où ils tentent ensuite de survivre, qu'ils y soient réfugiés ou autochtones, libres ou incarcérés, pour tous ces "anciens" d'Espagne, la guerre d'Espagne, qui créa entre eux des liens indissolubles, reste une aventure unique; à tout jamais elle les distingue des autres, pour le meilleur et pour le pire.

André Bénit
Universidad Autonoma de Madrid.

NOTES

- ¹ Gabriel Jackson, "Prólogo a *La Guerra Civil Española en la Novela* por Maryse Bertrand de Muñoz", Madrid, Ediciones José Porrúa Turanzas, 1982, tomo I, p.XIII.
- ² Javier Tusell, *Siglo XX*, Madrid, Historia 16, 1990, p.469.
- ³ J. Tusell, *ibid.*, pp.529-534.
- ⁴ Celle où s'affronteraient les tenants des grandes idées et des théories politiques du XXe siècle: fascisme, monarchisme, totalitarisme, capitalisme, communisme, socialisme, anarchisme, catholicisme et athéisme (Maryse Bertrand de Muñoz, *La Guerra Civil Española en la Novela. Bibliografía Comentada*, Madrid, Ediciones José Porrúa Turanzas, tomo I, 1982, p.3).
- ⁵ Consulter par exemple Frederick R. Benson, "Foreword", *Red Flags, black Flags. Critical Essays on the Literature of the Spanish Civil War* (John Beals Romeiser (ed.)), Madrid, Ediciones José Porrúa Turanzas, 1982, pp.XVIII-XIX.
- ⁶ En septembre 1993, dans un numéro de la revue *Anthropos* intitulé *Guerra civil y producción cultural. Teatro, poesía, narrativa*, M. Bertrand de Muñoz signalait l'existence de quelque 1300 oeuvres romanesques -en douze langues et produites par des écrivains d'environ vingt pays- se référant, dans leur totalité ou en partie, à la guerre d'Espagne; dans un article plus récent, elle indique que la bibliographie générale sur la rébellion franquiste s'élève à plus de 40.000 titres (M. Bertrand de Muñoz, "Presencia y transformación del tema de la guerra en la novela española desde los años ochenta", *Insula*, n°589-590, "El espejo fragmentado", enero-febrero 1996, pp.11-14.)
- ⁷ Consulter par exemple Claude Pichois ("Une problématique littéraire de la guerre d'Espagne", *Les écrivains et la guerre d'Espagne*, Paris, Les dossiers H, Cahiers de l'Herne, 1975, p.14-16) ou Darío Villanueva ("Prólogo" à *La Guerra Civil Española en la Novela. (Los años de la Democracia)*, *Bibliografía Comentada* de M. Bertrand de Muñoz, tomo III, Madrid, Editorial José Porrúa Turanzas, 1987, pp.IX-XII).
- ⁸ Deux mois seulement avant la sédition franquiste, le triomphe de Rex et du V.N.V. aux législatives indique que le miroir aux alouettes fasciste fascine une frange plus qu'appréciable de la population.

- ⁹ Emilie Noulet, "Le devoir des clercs", *Combat*, 15 juillet 1936, p.4.
- ¹⁰ Albert Ayguesparse, *Lettres vivantes, deux générations d'écrivains français en Belgique (1945-1975)* (sous la direction d'Adrien Jans), Bruxelles, La Renaissance du livre, 1975, pp.57-58.
- ¹¹ René Andrianne, *Ecrire en Belgique. Essai sur les conditions de l'écriture en Belgique francophone*, Bruxelles, Editions Labor, 1983, p.67,
- ¹² R. Andrianne, op. cit., p.71.
- ¹³ Albert Ayguesparse, "La mission de l'Ecrivain", *Le bibliothécaire*, n°7-8, 1977, p.237.
- ¹⁴ Paul Aron, "La Guerre civile en Espagne et les écrivains belges francophones: étapes d'une réception littéraire", *Actes du colloque "La guerre civile d'Espagne - Histoire et Culture"*, U.L.B./V.U.B., 23-25 octobre 1986, *Revue belge de philologie et d'histoire*, LXV-1987-3, p.603.
- ¹⁵ P. Aron, *ibid.*, p.582 et 583.
- ¹⁶ A notre connaissance, l'apport des écrivains pro-nationalistes se résume à deux oeuvres: *L'heure de vérité* (1943) de Jean Denis et *Le puits d'amertume* (1956) d'André Villers.
- ¹⁷ Mathieu Corman, "*Salud Camarada !*" *Cinq mois sur les fronts d'Espagne*, Paris-Ostende, Tribord, 1937.
- ¹⁸ Mathieu Corman, *Ami, entends-tu?*, Bruxelles, Ed. Tribord, s.d. (1963, sous le pseudonyme de Nicolas Cravenne), 2e édition: 1970.
- ¹⁹ Lorsqu'éclate la Deuxième Guerre, Corman prend un contact plus étroit avec le Parti. Dès 1941, il entre dans le groupement des Partisans. En octobre, il part en Angleterre pour y suivre des cours de sabotage scientifique et y organiser des envois d'armes, d'explosifs et d'argent. La frontière espagnole fermée, il reste bloqué en France jusqu'en mars 42. Le 5 avril, arrêté en Espagne avec le docteur Marteaux, il est retenu pendant six mois à la prison cellulaire de Figueras et pendant trois mois et demi au camp de Miranda. Fin janvier 43, à son arrivée à Londres, il est commissionné dans l'armée anglaise sous le nom de Robert Craven, avec le grade de sous-lieutenant. Sous cette identité, il suit les cours et les épreuves de parachutiste-guerilla jusqu'en octobre mais, malgré ses résultats, la Sûreté militaire belge lui signale que les autorités (belges!) s'opposent à son retour au

pays; ses protestations, les démarches entreprises par les autorités anglaises et les interventions du docteur Marteaux en vue de faire lever cette opposition resteront sans effet. Pendant toute la guerre, les propositions faites aux autorités belges de Londres à son propos seront toutes traitées de la même manière. Il ne rentrera en Belgique que le 7 novembre 1944.

²⁰ Du côté républicain s'y rendirent Mathieu Corman, Denis Marion, Pierre Nothomb et Achille Chavée; du côté nationaliste, François Maret et Pierre Daye.

²¹ Albert Ayguesparse, *Les mal-pensants*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1979.

²² Interview du couple Ayguesparse, 4 janvier 1994.

²³ Bien qu'Ayguesparse insiste une fois encore sur le caractère "purement imaginaire" de cet épisode, les activités des docteurs Marteaux et Dumont durent indiscutablement l'inspirer.

²⁴ Albert Ayguesparse, *L'heure de la vérité*, Paris, Julliard, 1947. Réédité à Bruxelles, La Renaissance du livre, 1968.

²⁵ Pour composer ce morceau de bravoure, Albert Ayguesparse s'inspire essentiellement de *La guerre d'Espagne. Juillet 1936-Mars 1939* de Hugh Thomas (Paris, Robert Laffont, Coll. Bouquins, 1985, pp.365-372); quelques détails proviennent des *Brigades internationales* de Jacques Delperrie de Bayac (Paris, Fayard, 1968, pp.105 et suivantes).

²⁶ Interview du couple Ayguesparse, 4 janvier 1994.

²⁷ Consulter Jacques Delperrie de Bayac (op. cit., pp.312-319) et Andreu Castells (*Las Brigadas Internacionales de la guerra de España*, Barcelona, Editorial Ariel, Horas de España, 1974, pp.290-292).

²⁸ Tout comme dans *Notre ombre nous précède* (Bruxelles, La Renaissance du livre, 1953), l'histoire de deux réfugiées espagnoles exploitées par un propriétaire terrien près de Grasse. Pour Mercédès, lassée de cette chiennerie de vie, le seul lien avec le passé, ce sont les sandales de cuir jaune nouées autour de son cou, comme des amulettes, et qui la ramènent à son village en fête dès qu'il était traversé par les contingents des Brigades internationales: "Jamais Mercédès n'avait été plus heureuse que pendant ces journées-là, au milieu de ces soldats étrangers, les Français, vifs et rieurs, les Anglais roux, silencieux et sensuels,

les Belges débraillés, les Américains enfantins, bien nourris, suant sous un luxe de bagages. Ces journées ruisselantes de plaisir et de griserie étaient mortes” (p.86).

²⁹ La coïncidence nous oblige à penser que le romancier s’inspira du témoignage de Pietro Nenni. A ceux qui lui demandent pourquoi les mineurs asturiens ne sont pas encore victorieux, González Peña répond que “*le problème espagnol n’est pas un problème d’hommes, de volontaires, ou d’argent. C’est un problème d’armes et de munitions.*” (P. Nenni, *La guerre d’Espagne*, Paris, Maspero, 1959, pp.154-155). C’est nous qui soulignons.

³⁰ Rappelons que, même si des volontaires combattirent aux côtés des républicains dès juillet 36, historiquement la création des Brigades ne fut décidée que fin septembre et approuvée le 22 octobre par le gouvernement espagnol; entre-temps, les premiers brigadistes étaient arrivés à Albacète. La chronologie d’Ayguesparse ne respecte donc pas la chronologie historique.

³¹ Edmond Kinds, *Le temps des apôtres*, Bruxelles, André De Rache, 1967.

³² Ainsi s’intitule le chapitre dont est extrait le témoignage suivant.
³³ Marie-Thérèse Bodart, *Les Roseaux Noirs*, Paris, Editions Corrêa, 1938.

³⁴ Henri Cornélus, *Ceux de la dure patience*, Aalter, André De Rache, 1957.

³⁵ “Salud Camarada”, *Ceux de la dure patience*, pp.70-84.

³⁶ Henri Cornélus, *Les Hidalgos*, Bruxelles, André De Rache, 1971.

³⁷ “Pablo”, *Les Hidalgos*, pp.65-73.

³⁸ François Weyergans, *Les figurants*, Editions Balland, 1980. La seconde version s’intitule *Françaises, Français*, Editions Gallimard, Coll. Folio, n°1864, 1988.

³⁹ *Les figurants*, p.117.

⁴⁰ *Les figurants*, pp.86-87.

⁴¹ Julien Segnaire, “Les ratés”, *La Dryade*, n°33, 1961-1962, pp.33-41. Nous n’en avons trouvé aucune trace ultérieure.

⁴² “Segnaire” est inspiré de *La Señara*, l’aérodrome où les hommes de Malraux séjournent à partir de décembre 36 dans la région de Valence.

⁴³ En février 1937, les autorités militaires belges apprennent la présence de Paul Nothomb en Espagne et le démissionnent

d'office de son grade de sous-lieutenant de réserve. L'affaire fera grand bruit. Du 16 au 20 mai, *La Voix du Peuple* stigmatise la mesure réactionnaire: prise contre celui qui, en luttant en Espagne contre les envahisseurs hitlériens et italiens, a montré son amour de la liberté et sa haine du fascisme ! "Cela signifie-t-il qu'on agira de même avec tous les officiers qui sont partis comme volontaires défendre le peuple espagnol contre ses envahisseurs?", s'interroge Pierre Joye. Le 16 mai, le quotidien communiste reproduit la réponse envoyée au général Denis par Nothomb lui-même; il y fait part de son regret "d'être écarté ainsi du corps des officiers qui devront défendre l'indépendance du pays en cas de guerre"; il y défend la légitimité de son acte -combattre ceux qui, peut-être dès demain, attaqueront la Belgique- et invoque l'argument militaire qui exige que ne soit pas négligé le concours des techniciens ayant l'expérience de la guerre moderne. Dès son retour au pays, Paul Nothomb, encore convalescent -il a été grièvement blessé sur le front de Malaga-, se dépensera sans compter pour la République espagnole. Les articles qu'il signe dans *La Voix du Peuple*, sous son pseudonyme "Paul Bernier", portent essentiellement jusqu'en juin 39 sur le déroulement du conflit et les réactions qu'il engendre en Belgique. Dès mai 37, Nothomb dénonce les agissements des autorités belges envers leurs ressortissants retour d'Espagne républicaine. Pour lui, l'objectif à long terme ne fait aucun doute: "amorcer une vaste répression envers ceux qui, héroïquement, défendent en Espagne l'indépendance de leurs pays en même temps que la liberté du peuple espagnol" (10 mai). En août 37, quelques volontaires rentrés pour cause de blessures et de maladie créeront l'*Amicale des Anciens Combattants d'Espagne*. Elle se chargera d'éditer et de diffuser la brochure de Nothomb, membre du bureau provisoire, *Les Belges dans les tranchées d'Espagne*. Parmi ses actions de solidarité, retenons l'organisation de la campagne "Le colis de Noël du Volontaire belge" destinée à galvaniser le moral des volontaires du "Pierre Brachet", la création de Comités de coordination et d'aide aux camarades retour d'Espagne, malades, blessés, infirmes ou sans travail, la lutte contre la "loi Bovesse", la défense de la loi Rolin accordant l'amnistie aux volontaires,...

⁴⁴ Pour cet ancien militant stalinien, accusé de trahison et banni par ses anciens camarades de la Résistance, le choix d'un pseudonyme d'origine ibérique et le rappel, dans plusieurs de ses fictions, de

ses prouesses espagnoles ne sont-ils pas la preuve indiscutable de sa fidélité à la cause antifasciste et la meilleure thérapie contre les sentiments de culpabilité qui le rongent?

⁴⁵ Le 25 juin 39, Paul Nothomb adresse une "Lettre ouverte au sénateur baron Pierre Nothomb":

"Au cours du débat qui s'est déroulé mercredi, au Sénat, sur l'amnistie aux volontaires d'Espagne, vous avez, dans une intervention que je me réserve de qualifier, voulu me dissocier de mes camarades communistes en déclarant: "mon fils, au moins, n'est pas un recruteur et n'a pas de sang sur les mains".

Je tiens à vous dire avant tout et publiquement que je suis entièrement solidaire de ceux que vous avez odieusement insultés et que je n'admets pas cette distinction, injurieuse pour moi.

Vous avez osé vous dresser pendant le débat, pour couvrir de boue mon camarade Tincler, dont la conduite en Espagne et ailleurs fut irréprochable. Vous n'avez pas craint de sortir des papiers malpropres et d'invoquer des témoignages FAUX pour accuser des militants communistes de malhonnêteté, d'abus de confiance et de "trafic de sang".

Vous avez enfin insulté les volontaires d'Espagne, dont je suis, en insinuant qu'ils étaient partis se battre pour de l'argent. [...].

Je vous dirai donc sans détours que vous avez menti mercredi, au Sénat. Vous avez menti en parlant de recrutement. Les combattants d'Espagne sont partis se battre en volontaires. [...].

Vous avez menti aussi en parlant de soi-disant recruteurs, qui auraient touché 500 francs par homme envoyé en Espagne. [...].

Vous avez menti en parlant de "rabatteurs", d'"exploiteurs de la misère des chômeurs". Vous avez menti, enfin, en disant que 5000 Belges étaient partis en Espagne et que 500 seulement en sont revenus.

"Vous êtes couverts de stupre et de sang", avez-vous conclu en vous adressant à mes camarades communistes de l'Assemblée.

Je vous répondrai qu'en calomniant des militants honnêtes de la classe ouvrière, qu'en insultant des hommes qui se sont battus, qu'en voulant salir la cause sacrée de l'héroïque Espagne républicaine, on se couvre soi-même de honte et on s'expose au mépris".

⁴⁶ Francis Balace, "La droite belge et l'aide à Franco", in José Gotovitch et Els Witte (éd.): *La Belgique et la guerre civile d'Espagne*, n° spécial de la *Revue belge d'histoire contemporaine*, XVIII, 1987, 3-4, p.542.

- 47 Cité par Robert S. Thornberry, *André Malraux et l'Espagne*, Genève, Librairie Droz, 1977, p.40, n.96.
- 48 *Les mal-pensants*, p.42.
- 49 *Ibid.*, p.106 et p.142.
- 50 *Les Roseaux Noirs*, p.129.
- 51 *Le temps des apôtres*, p.71.
- 52 *Les figurants*.
- 53 "Les ratés", p.36 et p.39.
- 54 *Nés pour mourir*, p.25.
- 55 "Les ratés", p.34.
- 56 *L'heure de la vérité*, p.126.
- 57 *Les mal-pensants*, p.43.
- 58 *Les mal-pensants*, p.67.
- 59 *Les Roseaux Noirs*.
- 60 *Les figurants*, p.86.
- 61 *Les mal-pensants*, p.61.
- 62 *Les Roseaux Noirs*, p.129.
- 63 *Les figurants*, p.117.
- 64 *Le Festival de Salsbourg*, p.301.
- 65 *L'heure de la vérité*, p.127.
- 66 "Salud Camarada", p.74.
- 67 *Les mal-pensants*, p.101.
- 68 *Ibid.*, p.91.
- 69 *Ibid.*, p.74. Dans l'inventaire qu'il fait des brigadistes, Ayguesparse parle des "derniers rescapés des spartakistes exterminés en 1919, émigrés antifascistes, socialistes italiens évadés des îles Lipari, communistes allemands et polonais en exil, anciens membres de la Republikanische Schutzbund écrasée par Dolfuss" (p.63). "Vingt ans plus tôt, nombre d'entre eux s'étaient battus sur l'Yser ou sur la Piave, en Argonne ou en Galicie" (p.74), Il les présente donc comme des gens expérimentés, conscients de l'enjeu du combat qui se livre dans la Péninsule.
- 70 *Les mal-pensants*, p.109.
- 71 *Nés pour mourir*, p.196.
- 72 "Les ratés", p.39.
- 73 *Ami, entends-tu?*
- 74 *Les Roseaux Noirs*.
- 75 *Le temps des apôtres*, p.72.
- 76 "Les ratés", p.49.
- 77 "Pablo".